

Un si cruel été

Todi

Matteo traverse la piazza del Popolo d'un pas saccadé, jambes nerveuses sous un ventre proéminent, cheveux gris en vague sur le haut du crâne. On dirait un vanneau ou une huppe s'avançant dans un marais, tournant furtivement le bec pour saluer l'épicier devant l'étal de sa boutique et, quelques mètres plus loin, une femme sortant de l'office de tourisme, un paquet d'affiches sous le bras. Les deux répondent avec un large sourire, ça va ? Oui ça va. Et chacun continue à s'affairer sur cette place terrassée de soleil. Lui fait juste un mouvement de la main, corps tendu, concentré sur sa trajectoire qui le mène à la Tazzadoro. Il a sans doute besoin d'un café pour se réveiller. Hier soir, Matteo a voulu fêter la fin de l'exposition en ouvrant une bouteille de Montepulciano pour

remercier ses deux assistants. Les œuvres emballées et rangées dans des caisses, il a prolongé la soirée seul, en examinant ses comptes. Trois heures ont passé ponctuées d'allers-retours au bar. Il a fini par trébucher sur le matelas étalé par terre où il s'est aussitôt endormi. Maintenant, assis en terrasse sous la statue de Garibaldi, il contemple la cathédrale qui ceinture la place, sa façade en marbre rose et blanc et son entrée desservie par un escalier monumental, les bâtiments médiévaux qui l'encadrent, l'hôtel de ville et d'anciens palais. Pierres contre pierres, murs contre murs, il devine l'empilement des strates, comme si chaque édifice, né d'un plus ancien, laissait apparaître son architecture antérieure. Il sort de sa poche une cigarette entamée et la rallume en prenant une large inspiration, visage de côté pour éviter la flamme du briquet. Après deux ou trois bouffées, il recule sa chaise pour s'abriter du soleil. Rappelle la serveuse pour commander une grappa. Depuis le vernissage, deux mois plus tôt, Matteo n'est plus tranquille, d'autant moins qu'il perçoit que des tensions ou des forces extérieures tentent de faire dérailler sa kabbale personnelle qui, par hérédité ou superstition, a fait du huit et de ses multiples ses chiffres fétiches. Pour les vingt-quatre ans de sa galerie, huit artistes exposaient chacun trois œuvres pendant huit semaines. Or, cette fois, les jeux ne se sont pas déroulés comme il l'avait envisagé. Ce fameux soir, un vingt-cinquième tableau

est venu redistribuer les cartes devant une centaine d'invités, de Rome ou de Todi et ses environs. Matteo a hésité avant d'accepter la proposition d'un des assistants qui voyait dans ce tableau un lien essentiel avec les autres artistes. Mais son goût de l'aventure et le ton convaincant de l'étudiant l'ont emporté. Le soir, rapidement, quelques points rouges ont décoré les murs, le prosecco pétillait dans les coupes, les discussions allaient bon train. Plus tard, l'assistant a organisé une performance en hommage au vingt-cinquième tableau qui trace les déplacements relevés pendant une journée de grande affluence sur la piazza del Popolo, répétés à l'infini sur la toile par le peintre qui a fait de l'obsession le médium de sa recherche artistique. La performance consistait à ce que chacun traverse une dizaine de fois la place d'un endroit à un autre, en fonction d'une esquisse préparatoire au tableau que Matteo a retrouvée dans ses archives. Ce n'est pas le fiasco qui s'en est suivi qui a embarrassé Matteo, les invités étaient trop alcoolisés et à la fin, tous se sont couchés sur le sol pour admirer la lune rousse dans toute sa rondeur au-dessus du Duomo. Mais depuis, il a l'impression de chuter et, à l'instant, il préférerait que sa vie ressemble à ce qu'il a toujours redouté : un itinéraire bien balisé. Ce qui le tourmente, c'est que, contrairement à toutes les fois où il a rencontré des difficultés, il n'a pas un coup d'avance. Ces dernières semaines, il n'a pas empêché

le moindre euro et tous les voyants sont au rouge. Les signes ne trompent pas... Cela fait deux ans... deux ans soit vingt-quatre mois que tout a commencé à se tendre, à se plier, à se tordre. Et avec cette exposition de tableaux de sa collection personnelle, il espérait au moins un article dans le Corriere dell'Umbria... Il y a peu, cette place devant lui accueillait du matin au soir les touristes qui profitaient de la journée, déjeunaient ou dînaient et se rendaient dans les galeries et les boutiques de spécialités. Là, il est encore tôt mais il n'y a que le silence qui résonne et mis à part les commerçants qui vont et viennent... Quant aux monuments, ils ne sont plus ouverts que le week-end, faute de visiteurs. La ligne de chemin de fer est coupée, la gare fermée, des intempéries ont provoqué une série d'éboulements sur la voie. Matteo a l'estomac noué. Un événement sur lequel il n'a pas prise est en train de le déliter, de le dissoudre. Et le pire est là, devant lui, tout proche, il va devoir l'affronter. Malgré la brise, il sent sa chemise coller à ses aisselles et la sueur mouiller son dos. Il devrait retourner chez lui prendre une douche et se changer mais s'il veut revenir à temps pour son rendez-vous, il ne doit pas traîner. Il termine café, grappa et cigarette en échangeant quelques mots avec la serveuse. Ils se connaissent depuis au moins seize ans, se dit-il. En juillet, les tournesols sont en pleines fleurs. Des champs de blés, d'oliviers, de vignes et des forêts

ponctuent le paysage. Des parcelles brunes alternent avec des taches plus claires entrecoupées de hameaux dispersés jusqu'aux collines et de petites routes de campagne. Fenêtres baissées, Matteo vient de prendre la direction d'Izzalini. Au zénith, le soleil consume son bras appuyé contre la portière et répand une odeur de chaud dans le véhicule. La terre est craquelée là où le goudron la rejoint, la poussière tourbillonne dans l'air et des milliers de particules vibrent sur le pare-brise. Il ralentit, tourne sur un chemin bordé de cyprès et roule au pas jusque chez lui. Le sol est encore plus sec où des oliviers sont plantés, exactement cent-huit dans la terre cagneuse. Son premier souvenir, lorsque son père a acheté la maison, ce sont ces arbres. Ils avaient roulé depuis Milan, les chansons de Lucio Battisti entonnées à tue-tête, étaient arrivés poussiéreux à force de se tromper de route. Avant de découvrir la maison, Matteo était descendu pour se dégourdir les jambes au milieu des prés vert argent. Le soleil baissait, le cri des cigales était assourdissant et pour la première fois, enfant, il avait eu la certitude que tout pouvait finir. Depuis, combien de tempêtes et de canicules ces oliviers plus que centenaires ont-ils traversés ? On dirait que toute l'énergie, celle de son père puis la sienne, fournie pendant tant d'années pour vivre ou survivre, s'est concentrée dans cette terre et qu'un cercle éternel et vertueux existe où rien ne se perd. Il veut y croire. Mais désormais... N'est-il pas trop tard ?

Cette sécheresse qui sévit et ravage les plantations. Ce ciel qui malgré les éclairs ne se déverse pas. Cette terre qui brûle un peu plus chaque jour. Ces rivières sans eau et ce lac de Trasimeno qui dévoile ses rives à sec. Il soupire en observant sa maison, une bâtisse retapée pendant de longues années, au mois d'août, quand ses parents fermaient la galerie des Navigli à Milan, celle-là même où il a appris à faire du vélo sur le sol en terre battue. Il y a aiguisé ses premières armes avec son père, même si la plupart des artistes rencontrés avec lui ne sont aujourd'hui plus de ce monde. Il a mis ses pas dans les siens pour sa maison, sa galerie, son métier. Et après lui, que restera-t-il ? Tout n'est-il pas voué à disparaître ? Matteo gare sa voiture à l'abri du soleil, sous un arbre, aperçoit ses chevaux dans le pré. Il coupe le moteur. Il n'est pas monté depuis plusieurs semaines à force d'allers-retours entre Todi et Milan. Surtout, il n'a pas eu le courage. Il fixe son cheval préféré, Mansour, le seul Anglo-arabe-sarde parmi sept pur-sang, couché dans le pré. Des larmes mouillent ses yeux. Le lendemain du vernissage, il l'avait sellé pour une balade dans la lumière rasante de la fin d'après-midi. Le pas de l'animal traînait, laborieux, ses flancs étaient humides. Le vétérinaire s'est inquiété et, chaque jour qui a suivi, les forces de l'animal ont décliné. Apathique, il reste de plus en plus longtemps immobile, respire bruyamment. Matteo sort lentement de sa voiture comme s'il voulait

éviter d'attirer l'attention du cheval. Une femme, tasse à la main, paupières ensommeillées, descend les marches pour s'approcher de lui et caresse sa joue. Il l'embrasse en esquissant un sourire. Dans la cuisine, il s'assoit devant un bol de café, jette un œil au courrier sur la table. La femme s'installe près de lui, pose la tête sur son épaule, passe son bras derrière son dos. Sans rien dire, Matteo profite de ce moment de trêve. Puis son cerveau recommence à bouillonner. Le soir du vernissage, il a vendu sept tableaux, ou disons plutôt que sept collectionneurs se sont dit intéressés. D'ordinaire, il y en a toujours deux ou trois qui le rappellent les jours suivants pour anticiper le moment de réception de l'œuvre, en échange d'un virement ou d'un chèque. Mais là, personne ne s'est manifesté, pas même ceux qu'il connaît bien. Il balaie la table d'une main, se dégage de l'étreinte pressante de sa femme pour se diriger vers le perron qu'il dévale en deux enjambées. Trois chiens courent à ses côtés et sautent autour de lui. Matteo les évite pour marcher vers le pré où ses chevaux gambadent. Il les observe quelques minutes puis s'approche de Mansour qui est à terre, regard éteint, à peine un éclat dans l'œil. Il s'accroupit pour le caresser à rebrousse-pois, sent la peau moite, le peu d'énergie circuler dans les muscles. Mansour. Ça aussi c'est un héritage du père, de leurs quatre années en Afghanistan. Et l'Anglo-arabe-sarde est son dernier cadeau de père à fils avant de mourir.

Mansour. Un cheval de feu. Vigoureux comme aucun autre, toujours prêt au galop. Matteo pose la tête de l'animal sur son genou, passe la main du haut du crâne vers le naseau, sent le souffle fétide. Douze ans, c'est trop jeune pour me quitter, murmure-t-il à son oreille. Il sait pourtant que c'est une question de jours, d'heures peut-être s'il a le courage... Même pas un dernier tour de piste, ensemble, même pas une traversée dans les bois. Sa joue est posée contre le naseau de l'animal. Qui va me regarder avec compassion, maintenant. Dis-moi. Qui va me montrer la voie, les jours de grande lassitude ? Il avait eu si peur la première fois que son père lui avait montré comment monter à cru. Il n'avait pas dix ans. Effrayé, il avait vu les chevaux dévorer goulument l'herbe d'un pré, leur crin onduler pendant qu'ils galopaient. Il craignait de ne jamais pouvoir en maîtriser un. Depuis, il n'a plus jamais renoncé. Et avec Mansour, il a trouvé la complicité au moindre mouvement, à la moindre inflexion. Son premier réflexe le matin, quand le chant des oiseaux est encore timide, est de pénétrer dans l'écurie pour l'entendre respirer.

Le temps d'une douche dont il aimerait que l'eau évacue la peur, Matteo est au volant de sa voiture. Il accélère sur la route qui le ramène à Todi, à travers le paysage somnolant dans une brume de chaleur. Avant de partir, il a appelé un paysan du coin, ils se sont mis d'accord sur l'heure, en fin d'après-midi. Là, il

ne veut plus y penser mais il regrette que ses fils ne soient pas avec lui. Le soleil brûle sa peau, il a soif. Il se gare Piazza Garibaldi, respire à pleins poumons en profitant du point de vue sur la campagne égrenée de collines, traverse la place en soufflant, lève la grille protégeant l'entrée de sa galerie. L'odeur de tabac froid le saisit, il ouvre grand la porte et allume une cigarette. Assis à son bureau, près de la baie vitrée qui le sépare de la rue, il examine son fichier en s'arrêtant sur certains noms, passe rapidement sur d'autres. Il a déjà appelé quatre acheteurs qui se sont déclarés le soir du vernissage, aucun n'a répondu. Mais il devrait en rappeler quatre autres, on ne sait jamais. Et aussi vérifier sa comptabilité, aller voir la banque, tout un tas de petites choses à affronter. En tournant la tête vers la rue étroite, il voit les portes closes des trois commerces. Des traces d'humidité marquent un sol que le soleil n'atteint jamais. Il inspire pour se calmer. Dans une semaine, le festival de musique va commencer. Quelques indices montrent que la vie reprend après deux ans de pandémie, il en est sûr. Il n'y a qu'à voir ces Américains qui louent des villas avec piscine et qui, le soir, viennent visiter Todi, prendre l'apéritif Piazza del Popolo. Beaucoup achètent des maisons pour passer l'été mais... Un rire amer le secoue. C'est certain, ce ne sont plus les Américains des années 70, ces artistes de la génération de son père qui ont laissé une trace et choisi l'Ombrie pour

y travailler. Il n'y a qu'à voir les Todi Columns de Beverly Pepper. Il avait onze ans quand l'installation a eu lieu. Il a l'impression qu'un siècle s'est écoulé. Journalistes, critiques d'art, équipes de télévision, artistes, collectionneurs assistaient à l'installation. Certains écarquillaient des yeux admiratifs, d'autres commentaient, sceptiques, la place défigurée. Et lui avait vu surgir du sol un homme avec cordes et lampe frontale. Il expliquait en gesticulant que la place reposait sur des réservoirs d'eau alimentant les collines alentour, tout un réseau dense de galeries, de puits et de citernes qu'il fallait étudier avant de planter des colonnes. Matteo était resté fasciné par les blocs de métal rouille en acier Corten, des fusées dressées vers le ciel. Invulnérables et protectrices. Toute la région en parlait, et au-delà. Pendant une semaine, la fête battait son plein sur la place, l'air résonnait de conversations joyeuses, d'éclats de rires. Matteo soulève son téléphone pour vérifier l'heure. Il sursaute, sort de sa galerie en saluant exagérément un homme devant la porte. Il marche à grands pas, arrive en sueur devant une femme qui l'accueille en riant. Il s'essuie le front avec un mouchoir, respire bruyamment, jette un œil discret sur son écran. Aucun message. Tant pis, il commande un verre de grappa. Il ne la boira pas mais qui sait, il a besoin d'être rassuré. Il serre le coude de la femme pour lui demander comment elle va, si la programmation du théâtre est

bouclée, si elle est satisfaite de sa saison, si le public était au rendez-vous, si... Elle répond vaguement. Et lui, Matteo, embraye. Ça ne lui plaît pas, cette vie qui se suffit à elle-même. On pourrait faire mieux à Todi, réveiller cette belle endormie ! Réinventer cette ville au lieu de sommeiller sur son passé ! Réinsuffler la vie ! Quelque chose doit changer. Le cercle est éternel, on ne peut pas l'interrompre ! Il est allé au festival de Spoleto, la ville était vide. Sans parler de Filigno. Ce qu'il faut, c'est faire moins et mieux. Voir plus grand. Ensemble. Il appuie sur les trois syllabes, répète deux fois. Ne pas être seul, dans les heures et les jours qui viennent, sentir que tout continue. Il stoppe sa longue tirade, boit une gorgée de café, puis la grappa d'une traite et reprend. Il est intarissable. Il ne veut plus penser à son Anglo-arabe-sarde qui meurt seul dans son champ. Il veut être en septembre déjà, ou à l'été prochain. Il est en nage, les murs des bâtiments renvoient une chaleur irradiante. Il consulte la météo sur son mobile, s'esclaffe, s'affole, 41 degrés ! Cet été qui appesantit tout, jusqu'où ira-t-il ? Et cette place minérale, sans arbre, à découvert. Il se tait. Il n'a plus envie, tout à coup. Ils échangent encore quelques mots pour se plaindre de la chaleur, de la sécheresse, le mot est dans toutes les bouches, partout, promettent de se revoir à la rentrée en se félicitant d'avoir posé les premières pierres. De retour dans sa galerie, la solitude le reprend, les assistants sont retournés à

Milan en emportant le vingt-cinquième tableau. Seul un couple franchit la porte pour savoir comment aller à la Casa Dipinta. Plus tard, un enfant le supplie de remplir sa bouteille d'eau pour continuer ses jeux d'arrosage. Tout l'après-midi, Matteo traîne dans sa galerie en rappelant d'autres collectionneurs. Mais en plein mois de juillet, personne ne répond. Il est finalement temps qu'il reprenne la route.

Matteo donnerait tout ce qu'il possède pour ne pas vivre les prochaines heures. Il a appelé son fils aîné. Trop loin pour le rejoindre rapidement, celui-ci lui a proposé d'arriver le surlendemain. Mais non, impossible, c'est vraiment tard. Il a déjà marché à reculons depuis une semaine. Par lâcheté. Couardise. Facilité. Il s'en est tenu à sa galerie, fuyant dès qu'il pouvait dans ses problèmes financiers. Et maintenant il est là, tétanisé, face à ses chevaux, face à Mansour. Pas un souffle ne vient perturber ce qui est tout autour, les arbres, les vignes, la poussière. Il avance dans une bulle d'air chaud qui se déplace au ralenti, ses gestes sont longs, empesés, sa respiration courte. Ses mains tremblent. Il a peur. Il a ouvert l'écurie où il a fait apporter du foin, accompagne ses pur-sang un par un d'une caresse vers la porte ouverte. Il observe chaque animal, fasciné de les voir si silencieux, presque mutiques. Il cherche à capter leur force pour ne pas plier. Quand il referme la porte, il les entend gratter le sol avec leurs sabots. Ils s'agitent. Il ne fait

pas tout de suite attention à sa femme sur le perron, bras croisés sur la poitrine, qui ne le quitte pas du regard. Il ne perçoit pas non plus le paysan derrière lui, celui avec qui il s'est mis d'accord, accompagné de deux autres hommes. Il s'éloigne de l'écurie en marchant lentement vers le pré. Il s'accroupit devant l'Anglo-arabe-sarde étendu de tout son long dans l'herbe, pose une main sur sa tête qui repose à même le sol. L'œil est glissant, vaporeux. Les paupières bougent péniblement. Matteo s'allonge contre le cheval. Il veut sentir ses moindres mouvements, à l'écoute des battements du cœur, ne plus rien voir ni entendre d'autre, juste oublier dans cette torpeur. Il discerne le souffle saccadé qui sort des naseaux de l'animal, épuisé. Il lui chuchote quelques mots à l'oreille, caresse sa crinière, l'embrasse. Il reste un long moment dans cette étreinte, lève la tête vers le ciel embrasé de lueurs violettes s'enroulant sur elles-mêmes. Le silence fait écho, le sol vacille. Alors doucement, Matteo s'écarte. Tous ses membres sont douloureux, sa gorge sèche en étau, ses yeux comme du sable. Le paysan est arrivé tout près. À son signal, les deux autres se sont rapprochés et en silence exécutent les gestes qu'ils ont déjà vu faire. Ils retiennent les pattes de l'animal au sol en prenant des précautions pour ne pas lui faire mal ni l'effrayer. Matteo immobilise la tête du cheval entre ses mains, en se plaçant près de sa colonne vertébrale. Il continue à lui parler pendant

que le paysan dégage le crin du front, frotte entre les deux yeux, dessine un petit cercle puis stabilise ses doigts. Matteo se concentre sur la respiration de Mansour. Il ferme les paupières quand il voit le canon de l'arme se rapprocher. Il compte jusqu'à huit.